

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE { Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR { Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

CRAPULERIES COLONIALES A SIAM et à MADAGASCAR

FOUR DU COMLOT DE LEVALLOIS

Les Maçons roulés par Yves Guyot



Soupé des Colonies!

Vingt dieux, nous n'en avons pas fini avec les généraux!

C'est kif-kif les cheveux d'Eléonore, quand y en a plus, y en a encore :

La Tunisie nous a valu Boulanger,

Le Dahomey nous a collé cette tourte de Dodds sur le râble,

Et voici qu'on se prépare à nous en fabriquer d'autres.

C'est d'abord du côté de Siam : y a des anyeroches dans ces patelins à moitié chinois qui perchent à l'autre bout du monde.

De quoi il retourne au juste, je ne le sais foutre pas : je crois que les Siamois qui ne sont vraiment pas des frères pour les Français, ont escoffié quelques troubades de chez nous.

Turellement, les grosses légumes, à qui les truffions ne coûtent rien, vont en envoyer une tapée par là-bas, pour venger cet outrage.

Comme de juste, y aura un galonnard à la clé. Et si le sale bougre sait se faire mousser un brin, il nous reviendra avec un panache, et posera sa candidature au trône de France.

Et c'est pas tout, nom de dieu!

Voici que de Madagascar rapliquent aussi de sales nouvelles : Les moricauds achètent aux anglais des tas de canons et de flingots, sans compter la mélinite et la poudre sans fumée. Ils ne cachent pas trop l'usage qu'ils veulent faire de cet attirail : foutre une brûlée aux Français qui ont envahi leur île et les emmerdent dans les grands prix.

De ce côté encore, faudra des chiées de truffards, — et aussi des galonnés!

C'est toujours le populo qui gèrera la sauce : ce sont ses fistons qui iront aux cinq cent mille diables se faire crever la paillasse, et c'est lui qui paiera les frais de l'omelette.

Zut, nom de dieu, on sort d'en prendre!

Aussi bien d'abouler la braise que de

fournir des gas robustes pour faire la courte-échelle aux galonnards ambitieux.

« Mais, va dire un jobard, pourquoi toutes ces invasions de pays inconnus? »

Oh, l'ami, c'est pas difficileux à comprendre, suis bien mon raisonnement de fil en aiguille :

Nous sommes ici une trifouillée de prolos qui produisons toutes les bonnes choses :

Les paysans font pousser ce qui se bouffe,

Les ouvriers des villes et des manufactures confectionnent les vêtements, les mécaniques et tout le fourbi.

S'il n'y avait pas de patrons, ni de dirigeants, notre produit serait à chacun de nous, — nous le foutrions dans la circulation, et il nous reviendrait son équivalent en toutes choses. C'est-à-dire que nous aurions à notre disposition de quoi bouffer grasement, et en plus de quoi satisfaire nos fantaisies.

Au lieu de ce système qui est le seul logique, nous endurons l'exploitation.

Nous collons notre produit dans les

pattes d'un patron qui nous dit : « Si t'as bûché comme un nègre, je t'ai facilité la besogne avec mon capital et ma jugeotte. Or, ce que t'as fais valant dix balles, part à deux ! Voici cent sous pour toi et cent sous pour moi... »

Si le singe a seulement une dizaine de turbineurs sous sa coupe, il a gagné dans sa journée cinquante balles, — sans même remuer le petit doigt.

Mais, c'est pas tout, mille pétards !

A peine l'exploiteur nous a soulagé d'une thune que voici la gouvernance qui rapplique ; elle nous fait les yeux en coulisse, kif-kif une racrocheuse, et nous carotte quarante sous, pour le tintouin qu'elle se donne à nous protéger.

Avec les trois balles qui nous restent, y a pas plan de se procurer l'équivalent de ce que nous avons produit. Conséquemment, c'est la dêche !

Comme de juste, les marchandises que nous devrions, — mais que nous ne pouvons consommer, s'empilent dans les magasins.

C'est alors que les patrons s'en vont trouver les crapulars de la gouvernance : ils leur tapent sur le ventre, et grâce à un chèque glissé au bon moment, leur font comprendre qu'il est urgent de trouver des débouchés pour les marchandises qui moisissent dans les dépôts.

Si on voulait bien, le débouché est facile à dégouter : y aurait qu'à chausser, frusquer et requinquer tous les pauvres bougres de France et d'Algérie.

La binaise est trop simple, patrons et gouvernants n'en veulent pas entendre parler.

Pour le coup, on reluque les cartes géographiques et on tire des plans pour une expédition coloniale : c'est aux moricauds ou aux chinois qu'on se décide à coller toute la pacotille qu'on a rousti aux prolos français.

Turellement, c'est pas pour les beaux yeux de ces bougres-là ! C'est pour leur râfler en échange quatre fois plus qu'on ne leur donne.

Pour une paire de ripatons à douze cinquante, qu'un moricaud portera à la main, on lui soulève pour cinquante balles de diverses bricoles.

Les négrots ne sont pas plus pochetées que nous, tonnerre de brest ! Ils n'en pincen pas pour se laisser filouter.

Qu'à cela ne tienne, on trouvera moyen de les y forcer ! On embarque des troupes français pour leur sacré p: telin, — et les pauvres couillons s'en vont se faire massacrer pour enrichir les richards qui exploitent leurs paternels.

Je m'arrête, foutre !

J'ai expliqué les tenants et les aboutissants des expéditions coloniales :

L'invasion de l'Algérie, de la Tunisie, du Tonkin, du Dahomey, n'ont été que ça ;

Les guerres de Siam et de Madagascar n'ont été et ne seront que ça !

Mille bombardes, il serait temps qu'on arrête les frais :

Primo, qu'on refuse de masser au profit des patrons et des grosses légumes ;

Deuxièmo, qu'on évite d'aller se faire déquiller en leur honneur.



LES MINEURS DE LA HAUTE-LOIRE

La grève continue ferme dans le bassin de Brassac.

Les gueules noires ne canent pas.

Et, nom de dieu, ce qu'il y a de chouette, c'est que les ménagères y foutent leur grain de sel.

Habituellement, quand les ouvriers se foutent en grève, les femmes ronchonnet parce qu'elles ont le trac de la mistoufle.

D'où vient que les bonnes bougresses de Brassac ne font pas pareil ?

C'est qu'elles se sont enfin aperçues que la vie n'est plus tenable ; malgré que les hommes triment pire que des dératés, les salaires sont si bas, que c'est la misère continuelle.

« Crever pour crever, qu'elles se sont dit, autant se foutre en grève illico. Au moins en faisant de la rouspétance a-t-on la chance de décrocher un tantinet d'amélioration. »

Pas besoin de vous dire, les camaros, que, là comme partout, ce sont les grosses légumes de la Compagnie qui ont poussé à la grève.

Le seul dada de ces charognes est de tenir les prolos dans l'abrutissement et la famine.

Pourtant un moment arrive où, foutus à cran, les exploités se rebiffent.

Ça s'est produit à Brassac : la Compagnie ne voulait pas que les mineurs aient un syndicat ; aussi fit-elle des pieds et des pattes pour le foutre en l'air. Y a pas de rosseries que n'endurèrent les bons bougres qui en faisaient partie.

C'est venu à un tel point que les mineurs se sont foutus en grève.

Or donc, y a pas à tortiller : les grosses légumes ont violé la loi, — quoique ça, la gouvernance a envoyé des troubadés, pour mitrailler les mineurs au besoin et protéger les violateurs de la loi.

Ce qui prouve que quand la gouvernance a donné au populo le droit de se syndiquer, elle n'avait pas l'intention de lui faire un riche cadeau, mais bien de le faire poirotter en lui foutant cet os à grignoter.

UNE SÉRIE A BORDEAUX

Il se passe là-bas ce qui s'est produit à Amiens, Angers et Nantes, ces temps derniers : la grève générale s'y mijote.

Déjà les maçons faisaient grève ; voici que les divers corps d'état du bâtiment suivent le mouvement.

Outre ceux-là, tous les prolos de l'usine Godillot viennent de lâcher le turbin.

Certes, c'est très chouette de faire grève tous en chœur, mais, foutre, c'est pas suffisant !

Faut bien se dire que tant qu'il y aura des patrons, ce sera la même chierie pour le populo.

On devrait donc profiter de la grève pour faire comprendre aux exploités que leur règne est fini et qu'il est temps qu'ils démisionnent.

Si cette idée est trop dure à entrer dans la caboche des singes, les bons bougres pourraient la leur introduire dans le cul, à coups de soulis.

A ce petit jeu, le populo y trouverait bougrement son compte, nom de dieu !

CHANGEZ PAS DE MAIN !

L'autre matin, les bons bougres de Saintes, reluquaient un tableau faramineux :

Une bande de patrons était installée dans un chantier, bûchant kif-kif des engragés.

La cause de pareil phénomène ?

Une grève, nom de dieu !

Les patrons, se trouvant plaqués par leurs ouvriers, ont trimé toute la journée au compte d'un de leurs pains qui avait un turbin pressant.

Bravo, les singes, faites votre apprentissage, ça vous servira. Car, nom de dieu, quand nous aurons foutu la Sociale en route, faudra que vous abattiez votre journée.

Y aura plus de prolos pour vous entretenir à ne rien foutre.

Seulement, rassurez-vous, vous n'aurez pas quinze heures, ni même huit, à faire chaque jour.

Comme à ce moment nous n'aurons plus de vermine patronale à nourrir, non plus que des curés, ni des gouvernants, ni des soldats, ni des sergots, ni des jug'urs, on n'aura pas besoin de se la foutre.

Chacun travaillant pour soi, on en fera toujours assez pour sa nourriture.

Et qu'en ! vous en aurez tâte, m'est avis que vous y prendrez goût : vous vivrez aussi gentiment qu'aujourd'hui, et vous aurez en moins les tracés de votre commerce et la peur de vos ouvriers.

Plus de mauvaises affaires en perspective ; plus de faillites à redouter ;

Et conséquemment meilleures digestions.

Pauvres patrons, si vous n'étiez pas bouchés à l'émeri, c'est vous-mêmes qui commenceriez le grand chambard.

Vous avez autant à y gagner que le populo !



FRASQUES DE BOUT-DE-BOIS

Plus on se laisse monter sur les pieds, plus les patrons en profitent pour vous écrabouiller les arpions.

Or donc, si tous les bons bougres étaient à la coule, chaque fois qu'un galeux voudrait élever la voix, disant : « Faites ceci... je vous défends cela... », ils lui répliqueraient : « Zut et merde !... » Et l'exploiteur baisserait vivement le caquet.

Trois coteries qui jouaient du riflard chez le singe Magaud, un menuisier de la rue Tesson, étaient de cet avis.

Lundi dernier, profitant de ce que quelques copains étaient venus les trouver au moment du déjeuner, ils ont pris une demi-heure de rabiote et sont restés à tailler une bavette chez le bistrot.

Ils s'amènent à l'atelier à midi et demi. Le garde-chiourme grogne et leur dit qu'ils peuvent s'en retourner battre leur flemme jusqu'à une heure.

« Vous ne voulez pas de nous illico ? Rebiffent les fistons. Soit, nous allons boire une chopine, jacasser de nos petites affaires et vous ne nous reverrez que demain matin. »

C'était franc, nom de dieu ! Pourquoi donc se laisser mener par le bout du pif ?

Dans l'après-midi, ils s'en viennent chercher leurs paletots et le commis leur glisse dans la main qu'il a cassé le morceau au patron qui, ne voulant pas d'ouvriers indociles, leur fout le sac.

Le lendemain ils vont se faire régler et ramasser leurs clous.

Puis, le singe relance deux des prolos qu'il venait de saquer, les prend par les sentiments,

leur lave les boyaux de la tête, kif-kif un maître d'école à un loupot qui a manqué la classe.

Au lieu de lui foutre leur pied dans le troufignard, les types ont oublié que la veille il avait été entendu qu'on rentrerait tous ou pas du tout... Et ils ont accepté de se renquiller dans la boîte!

Ça, mille dieux, c'est un manque de dignité et de solidarité, — dont ils pourraient bien se mordre le dix doigts et le pouce avant qu'il soit longtemps.

En effet, maintenant qu'ils ont cané, ils vont être exploités de plus belle.

Le plus joyeux, c'est le garde-chiourme : sa salopise a fait coup double, nom de dieu ! Il s'est débarrassé d'un compagnon grincheux et en même temps a rendu les autres plus dociles.

Pour ce qui est du patron, c'est une rude tourte : à l'en croire, les ouvriers qu'il fait turbiner lui devraient de la reconnaissance.

Espèce de fleur de gourde ! Sache donc que c'est eux qui t'enrichissent et qu'en conséquence ils ne te doivent que de la haine.

CHOU-BLANC !

Les roussins font une sale poire, mille marmites !

Ils avaient cru fiche la patte sur un grand complot, — et voici qu'il n'y a rien de fait.

Personne ne coupe dans le bateau : les bombes de Levallois sont une rude fumisterie, et les anarchos qui ont été coffrés à ce propos sont des victimes.

Toujours avec son flaflo habituel, pour poser au « Sauveur de la Société », la préfetance de police affirmait que des expériences de bombes avaient été faites à l'île de la Grande-Jatte.

Les roussins ont été y voir, et ils sont revenus la queue entre les jambes : ils avaient trouvé peu de balle et balai de crin ; y avait pas plus d'éclats de bombes sur les arbres que dans les fesses à Carnot.

Pourquoi donc les grosses légumes de la préfetance sont-ils si bavards ?

S'ils avaient eu le nez creux, avant de rien dire, ils auraient été faire un tour à la Grande-Jatte.

S'ils n'avaient rien découvert de louche, ils en auraient été quittes pour faire leur bec, — ou bien, semant ce qu'ils auraient voulu trouver, ils auraient ensuite été sûrs de leur fait....

Mais non ! Ces trous du cul de roussins n'ont pas deux liards de jugeotte : ils jacassent jusqu'à plus soif, racontent des histoires espantueuses pour foutre la chiasse aux bourgeois ;

Et en fin de compte, c'est eux qui sont roulés : les jean-fesse de la haute leur en veulent d'avoir eu leur digestion troublée pour une couillonnade.

Qu'y a-t-il donc au fond de ce farameux complot de Levallois, qui tourne si gentiment en eau de boudin ?

C'est pas des plus commodes à expliquer, nom de dieu !

Quoique ça, je vas dégoiser aux camaros une supposition qui, si elle n'est pas véridique, est bougrement près de l'être :

Un mouchard, une de ces abominables vaches qui vivent à côté des bons bougres, surprennent leurs secrets et vont les raconter à la boîte, était à sec.

Car, faut pas se monter le job, les Judas ne se paient pas chérot, mille bombes ! C'est aussi vrai aujourd'hui qu'au temps où Jésus-Christ était garde-champêtre. Quelques-uns palpent de gros appointements, mais ils sont rares. La plupart sont payés aux pièces, suivant leur

turbin, — c'est-à-dire suivant les rapports qu'ils font.

Vous voyez d'ici ce qui arrive : quand une de ces pourritures de mouchard n'a pas de choses vraies à casser, il ne se prive pas d'en inventer.

C'est surtout après l'omelette des roussins de la rue des Bons-Enfants que ce fourbi s'est rudement pratiqué :

Tous les matins la préfetance faisait annoncer une arrestation nouvelle. A l'en croire, cette fois y avait pas d'erreur, on avait foutu le grappin sur le bon. Vingt-quatre heures après, fallait en rabattre, — tout était à recommencer : le pauvre bougre arrêté était plus blanc qu'un agneau qui vient de naître.

Seul le mouchard trouvait son bénéfice à ces mics-macs : on lui aboulait quelques pièces de cent sous pour avoir vendu un innocent, — qui des fois était son camarade.

Pour en revenir à l'affaire de Levallois, je disais donc qu'un mouchard était à fond de cale. Pour se farcir le gousset il imagina de maquiller un grand complot.

Illico, il se foutit au turbin : il fabriqua des bombes à la six-quat'deux, les farcit avec n'importe quel ingrédient, les colla dans un panier et alla enterrer le tout dans le jardinet de Bondon.

Ensuite il cassa le morceau à la préfetance, indiquant le coin où était enfoui le panier, et donnant le nom des prétendus fabricateurs. C'est aussi lui qui imagina les expériences de la Grande Jatte.

Illico, la préfetance se foutit en campagne, et après avoir trompété sa victoire à l'avance, fit le fiasco qu'on sait.

Il paraît même qu'elle se doute du lapin que lui a posé le mouchard, — qui d'ailleurs avait été payé d'avance.

Pendant ce temps, les anarchos arrêtés moisissent à Mazas. Le premier jour, on racontait qu'il existait contre eux des fouldititudes de preuves.

Maintenant, faut en rabattre !

C'est au point que le juge instructeur Atthalin ne sait par quel bout les prendre, — en attendant d'avoir trouvé un joint il les laisse à Mazas.

Mille dieux, voilà qui est bougrement infect !

Ils sont rien charognards ces républicains qui sous Badinguë braillaient continuellement contre la police secrète, et qui maintenant s'en servent de la plus vache des façons.

Reste à savoir si ça leur réussira ?

Nom de dieu, s'ils espèrent se sauver et éviter le coup de chien final par des crapuleries de ce genre, faut qu'ils en aient une sacrée couche.

Tout ce qu'ils essaient pour se protéger tourne contre eux, cré tonnerre !

S'ils étaient marioles leur meilleur truc serait de se tenir bien tranquilles et de faire les morts.

Au lieu de ça, ils veulent savoir ce que pensent ou mijotent les zigues d'attaque : leur dernier fiasco prouve qu'on les renseigne bougrement mal.

Puis-que j'en suis à jaspiner sur ce sujet, que je dise quelques mots d'une autre découverte faite un matin de cette semaine, rue Denfert-Rochereau :

Une roue de voiture de laitier fait esclaffer un pétard. Vivement les sergots s'amènent, ramassent les morceaux qu'ils trouvent, — et le tout est embarqué pour le laboratoire municipal.

Là, épatement sur toute la ligne !

Un des papiers qui bourrait le pétard était un rapport d'un roussin nommé Tanguy. D'où la conclusion que c'est lui ou un de ses copains qui a fabriqué l'engin.

Oh foutre, c'est pas bibi qui se fichera en colère contre ça !

Je ne trouve pas mauvais que la rousse fabrique des petites marmites, ... et même qu'elle les utilise.

Elle évite ainsi du turbin aux zigues d'attaque.

Si elle se figure avec des trucs de ce calibre soutenir la cause des richards, tant mieux pour elle, — qu'elle continue et qu'elle en fabrique des tas !

Dans les Verreries

Il y a bougrement longtemps que je n'ai parlé des verreries et de l'exploitation que les prolos endurent dans ces bagnes.

Un petit frotage ne fera pas de mal, nom de dieu !

J'en puis d'autant mieux causer que les tuyaux que je vas coller sous le piton des camaros me sont envoyés par un copain du métier :

La verrerie Parisienne à Aubervilliers est sous la coupe d'un directeur qui, dans les temps, fut un pauvre exploité, kif-kif les frères et amis. Il a maintenant tourné casaque et exploite dur ses anciens copains.

Il fut une époque où le jean-foutre en question prétendait avoir des idées avancées ; il était membre du groupe socialo d'Aubervilliers. Quand les bons bougres du groupe conurent sa rosserie envers les prolos, ils le foutirent à la porte en lui disant qu'exploitant les ouvriers, sa place était dans le camp des exploiteurs.

Le chameau en question s'appelle Marius Lefèvre : il prend note de tous les ragots que les verriers font sur son compte, et il s'en souvient quand il le faut.

A preuve la réponse qu'il fit dernièrement à un bon bougre qui l'ayant débiné lui demandait du turbin :

« Cela me surprend que vous me fassiez demander de l'ouvrage, qu'il répondit, car quand on crie aussi fort que vous le criez, qu'un homme est pire qu'un Amiable, on a au moins la conscience de ne rien lui demander. — M. Lefèvre. »

Amiable est un salaud de garde-chiourme qui fut chassé du bague Vidie en 88, à la suite d'une grève provoquée par sa rosserie.

Le Lefèvre ne veut pas qu'on le compare à Amiable.

Je comprends ça, nom de dieu !

Mais alors, pourquoi l'imite-t-il ?

Et puis, il est rien tocard son raisonnement : il voudrait qu'un prolo qui se respecte ne demande de l'embauche qu'à un patron estimable et qu'il n'y a pas méche de débîner.

Autant dire qu'il ne devrait mendigotter de travail nulle part, — vu qu'un patron chouette est plus difficile à décrocher que la lune avec les dents.

Hein, il est rien dégueulasse le socialo parvenu !

Et y a pas, nom de dieu, c'est tous les mêmes bourriques : sitôt qu'un type a de l'autorité, il en abuse jusqu'à ce qu'il se fasse casser la hure.

A d'autres maintenant, cré tonnerre !

A la verrerie de Masnière il est défendu à un ouvrier, fût-il malade à crever, de faire sortir un gamin pour rapporter une bouchée de pain ou quelques sous d'arquebuse.

Y a pas plan que les prolos se ravivent le cœur : dans ce maudit enfer ils sont condamnés à s'ingurgiter du sirop de grenoaille jusqu'à plus soif.

Y a bien la cantine, — mais chacun sait que

dans tous les bagnes de la terre, une cantine ou économat, n'est qu'une boîte à exploiter le pauvre monde.

Quand tombe la paye, c'est toujours la même guitare ; le patron prouve que l'ouvrier a trop dépensé, — tellement qu'il ne lui reste plus un radis à toucher.

Avoir trimé pendant un mois, et souvent re-devoir de la monnaie au patron, voilà qui est farameux.

Hein, les camaros, c'est du fin-de-siècle, ou je m'y connais pas !

Dans ce bagne, si l'ouvrier quitte le travail, il est passible de l'article 11 d'un règlement né de la défaite de la grève de 1891, — et que les bons bougres ont surnommé pour cette cause « traité de Francfort ».

V'lan, une amende vous tombe sur la hure !

Y a des pros salement attigés par la maladie, et qui, malgré qu'ils se soient farcis de certificats de médecins, ont dû casquer.

Plus fort, mille dieux : des machabées ont payé l'amende !

Voici l'histoire : un verrier malade vient à casser sa pipe. Eh bien, on lui a appliqué la sacrée amende après sa mort : le patron trouvait que la famille n'était pas assez dans la panade.

* *

Et dire, cré mille dieux, que la plupart des bons bougres de la verrerie subissent sans rouspéter, les crapuleries de leurs buveurs de sang.

Leur bon dieu de métier les avachit tellement qu'ils en perdent de vue les exploiters.

Faut espérer que ça ne durera pas à perpète, nom de dieu !

D'ailleurs, ils ne sont pas tous aussi gourds flots.

Dans le tas, y a des camaros que le père Peinard a à la bonne : c'est des bons fistons qui n'ont pas frié aux quinquets, — et qu'il gobe autant qu'il exècre les crapulards qui les volent.

Les gas en question se grouillent pour faire rouspéter le Syndicat de Paris.

Outre ça, ils ont un chouette peliot journal, le *Réveil des Verriers*, qui se publie à Lyon, à la pièle de la Fédération.

Ce que je gobe, c'est que dans ce caneton on a la politique quéque part et qu'on en pince carrément pour le grand chambard qui, seul, sortira le populo du pétrin.

ILS ÉTAIENT QUATRE !...

Les maçons qui ont été trouver l'Yves Guyot, pour lui demander de rétracter ses dégueulages contre les ouvriers auraient aussi bien fait de rester couchés.

Mille marmites, c'était pas la peine de faire tant de bouzan !

Ça me rappelle la rengaine ousqu'on dit qu'ils étaient quatre qui voulaient se battre, — y en avait trois qui ne le voulaient pas, et le quatrième qui disait que ça ne le regardait pas.

Or donc, les sacrés délégués maçons sont allés relancer Yves Guyot.

Turellement, ils s'étaient endimanchés : ils avaient endossé leurs plus chouettes frusques et avaient secoué leur plâtre afin de ne pas salir les tapis du bouffe-galette.

Quand le jean-foutre a eu appris par son lardin qu'ils étaient propretts, kif-kif un sou neuf, il n'a pas hésité à les recevoir : « Y a pas de bobo, qu'il s'est dit. Du moment qu'ils ont le trac d'abimer mon mobilier, ils n'oseront pas me tancer la peau. »

Il raisonnait juste, foutre ! On n'endosse pas

sa plus belle redingue quand on part fiche des baffes à un salaud.

C'est dire qu'Yves Guyot l'a pris de haut :

Les délégués ont fait un tas de salamalecs et quand ils ont voulu en venir à leur affaire le jean-foutre a lâché sa bonde et leur a pissé un discours.

Du coup, y avait plus personne !

Les pauvres bougres ont été tellement douchés par cette inondation que le peu de nerf qui leur restait au bout des pattes s'en est allé.

Roublard comme une crapple, l'Yves a expliqué qu'il n'avait pas voulu insulter les maçons, mais simplement les perruquiers. Or donc, puisqu'ils n'étaient pas en cause, ils n'avaient qu'à poser leur chique.

Ensuite, il leur a démontré qu'ils sont des gourdes et qu'ils ne connaissent rien à la question sociale. Lui seul est assez mariolle et assez éduqué pour savoir de quoi il retourne. S'ils veulent s'instructionner qu'ils écoutent son boniment.

Et pendant une heure et demie, le bouffe-galette a bavé ; s'essayant à prouver que les ouvriers ne pourraient pas vivre s'ils n'avaient pas de patrons pour les voler.

Il a ajouté que ce sont les riches qui font vivre les pauvres et que c'est le gouvernement qui les protège.

Pour terminer, il leur a démontré qu'un prolo qui crève de faim n'a pas à se plaindre, vu que c'est une conséquence de ce qu'il appelle « l'offre et la demande. »

Quand il n'a plus eu de salive, l'animal a fermé son égout à paroles.

Il était temps, nom de dieu !

Cinq minutes de plus et les quatre délégués auraient été trouvés morts, noyés sous le déluge d'Yves Guyot...

Et ils se sont retirés comme ils étaient venus en ayant bien soin de ne pas salir les tapis.

* *

Maintenant c'est au tour des coiffeurs, nom de dieu !

Ceux-ci seront-ils aussi gnan-gnan, et se laisseront-ils laver la tête, kif-kif les maçons ?

Non, vrai, voici qui dépasse tout !

Comme j'avais donné le dernier coup de fion à ma tartine, je reluque dans un quotidien qu'un des délégués, s'étant trouvé offusqué par le débinage d'Yves Guyot lui a envoyé ses témoins.

Un duel !

Oh là là, je m'en tape le cul par terre.

Il perd donc la boule ce sacré nom de dieu de prolo ?

Provoquer un bouffe-galette en duel, c'est vraiment pas malin.

Mais c'est bougrement triste, par contre !

Crédieu, quelle sacrée manie on a donc dans la peau de vouloir toujours singer les jean-foutre de la haute ?

Si le bon bougre qui a envoyé ses témoins à Yves Guyot a cru s'honorer, — il s'est rien foutu le doigt dans l'œil.

On ne s'honore pas en imitant les vices et les imbécilités des richards.

Turellement, cette trouducuterie a fini comme elle devait : les témoins du prolo ont été relancer l'Yves Guyot qui a choisi deux témoins. Les quatre n'ont pu se foutre d'accord, on a pris un arbitre qui a arbitré qu'il n'y avait pas lieu de faire battre le prolo et le bouffe-galette, attendu qu'Yves Guyot a insulté les pros en général, et non tel ou tel en particulier.

Nom de dieu, si cette fois le prolo en question n'est pas content, tant pis pour lui : c'est pas les vestes qui lui manquent.

Pauvre fieu ! Si dès l'abord tu t'étais foutu dans la calebasse l'idée qu'un ouvrier ne doit jamais parlementer avec un dirigeant, ça t'aurait évité (ainsi qu'à tes copains) toutes les gneries de ces jours derniers.



L'opinion de Baihaut. — A l'époque où ce boule-galette faisait encore partie de la bande des grosses légumes, peu de temps après avoir perdu sa place de ministre, il se trouvait à boustifaiiller chez un richard en compagnie d'un raticchon.

Le raticchon débinait le gouvernement républicain qu'il trouvait trop sectaire.

« Sectaire, mais ce serait très beau s'il n'était que ça, répliqua le Baihaut. Mais ce sont des voleurs qui nous gouvernent, des voleurs, vous entendez, mossieu l'abbé ; j'ai fait partie de leur gouvernement, je les ai vu à l'œuvre et j'ai pu les juger. Aussi me suis-je retiré éccœuré, dégoûté.

Turellement, tous les jean-foutre présents protestaient que c'était faux.

— Vous verrez, rebiffa Baihaut, un temps viendra où vous serez de mon avis. »

Nom de dieu, m'est avis que ce temps-là est bougrement venu.

Oui, c'est tous des voleurs ! Baihaut disait vrai, — et dame, il s'y connaissait.



Pauvres prisonniers ! — Puisque je jacte de Baihaut, deux mots sur son copain Charles Lesseps :

Il paraît que le sale bougre est malade : comme il bouffait trop bien dans sa prison, ça lui a échauffé les tripes.

Pour lors, on vient de le transporter à l'hospice Saint-Louis, où il sera prisonnier pour la frime : on lui a aménagé un chouette nid, il peut flaner dans les jardins et aussi se balader dans Paris.

Blondin, un autre filou de la bande, est à ce régime, dans un autre hospice, depuis plus d'un mois et demi.

Hein, ils sont rien dorlottés, les détenus panamitards !

Comparez leur sort à celui des pauvres déchards condamnés pour vagabondage, à tous les malheureux que la garce de société a foutus au clou, après les avoir rendus ce qu'ils sont ?

Ces différences de traitement, entre pauvres et riches, c'est ce qu'on appelle l'égalité.



Le « tabac » de Baudin. — Un de ces quatre matin, Baudin va passer en correctionnelle, — ce sont ses copains de l' Aquarium qui l'ont décidé, — et ça pour le punir de s'être laissé foutre une râclée par les sergots à la manifestation du 1^{er} Mai.

Baudin jure tous ses grands dieux qu'il n'a pas cogné sur les calebasses des roussins et qu'il s'est laissé sucrer sans essayer de rébellion.

C'est le tort qu'il a eu, nom de dieu !

S'il avait fait de la rouspétance, et qu'il ait pris l'avance en tapant dans le nez des flics, peut-être bien qu'ils ne l'auraient pas arrêté..., et aujourd'hui il ne serait pas cramponné par les marchands d'injustice.

D'où la conclusion qu'il n'est pas mauvais d'avoir de la moëlle.



La grève des vélos. — Un bon fieu m'envoie le dernier tuyau de la grève de chez Clément.

Ainsi que je l'ai dit, deux des faiseurs de perruque sont restés au clou.

Eh bien, l'autre jour, au nez de l'exploiteur et de son garde-chiourme, les ouvriers ont fait une collecte à l'atelier.

Ordinairement, quand il s'agit d'un quête pour un copain malade on ramasse une trentaine de balles.

Celle-ci a produit cinquante francs, net.

C'est dire que les bons bougres ont toujours de l'estime pour les deux victimes de leur singe.



Salement attigé. — Les marchands d'injustice viennent de foutre six mois de clou au copain Baicry, parce que les roussins ont trouvé des affiches collées sur les murs de Sedan.

Y a aucune preuve contre Baicry, — n'importe comme on l'a dans le nez on l'a condamné quand même.



Dans l'après-midi de mardi un pauvre bougre entra chez un quincailler d'Orléans pour demander l'aumône.

La patronne était seule, occupée à transvaser de l'essence.

Elle envoya paître le mendigot, refusant de rien lui donner.

Probablement même, la bonne bourgeoise lui aura sorti les boniments de circonstance : elle lui aura dit qu'à son âge, quand on n'est pas un flemmard on trouve du travail. C'est pas difficile, y a qu'à vouloir, c'est plus commun que les cailloux de la route...

J'entends d'ici les ragots de cette pouffiasse, qui le ventre plein, sermonnait le débard.

Il s'est trouvé qu'elle parlait à un gas qui n'endurait sa mistoufle qu'en se rongant les poings de rage.

En réponse au refus de la bourgeoise, le mendigot a frotté une soufrante et l'a collée toute enflammée dans le baquet à l'essence.

Mince de punch que ça a fait !

Les voisins sont arrivés et ont eu la veine d'étouffer l'incendie avant que toute la baraque n'ait flambée.

Bondieu, si tous les crève-la-faim protestaient contre leur mistoufle d'une façon aussi catégorique que le mendigot en question, y aurait vite du changement, nom de dieu !

Les richards mettraient les pouces, — sans même se faire prier.

Mais voilà, y a des siècles et des siècles que la mistoufle ronge le populo. Tellement qu'on ne peut pas se faire à l'idée que nous ne sommes pas faits pour crever, — mais bien pour vivre, aussi chouette que possible.

Au lieu de se rebiffer contre la misère, les les pauvres bougres qui la subissent l'endurent sans ronchonner ;

Ils se croient faits pour elle, les couillons !

Aussi, au lieu de chercher à vivre, serait-ce en mangeant la fesse d'un richard, — ils ne songent qu'à mourir !

Selon leur tempéramment, ils s'en vont se pendre à une branche d'arbre, licher leur dernier bouillon à la Seine, ou bien s'enfermer dans leur pièle vide pour y humer deux sous de charbon de bois.

Les malheureux à qui la dèche a enlevé jusqu'à la force de prendre une décision, ceux-là s'en vont à la va-je-te-pousse, et tombent ici ou là... Les voyant râler au bord du trottoir, les bourgeois qui passent haussent les épaules, les traitant de soulards.

Imaginez que tous ces pauvres bougres, au lieu d'accepter docilement leur sort, se rebiffent et protestent contre leur mistoufle, kif-kif le mendigot d'Orléans.

Quel fouan, mes amis !

Avant qu'il fût quinze jours, tous les richards se foutaient en campagne pour rechercher la solution de la question sociale.

J'exagère pas, nom de dieu.

Les camaros vont s'en rendre compte quand je leur aurai dit qu'en deux jours, j'ai reluqué dans les quotidiens, — rien que pour Paris et les environs, — une dizaine de drames de la misère.

Primo, c'est un prolo de 27 ans qui s'affale boulevard de Strasbourg ; il était sans turbin et n'avait pas bouffé depuis trois jours. On l'a porté dans une pharmacie, on lui a donné à bouffer... mais on ne lui a pas assuré l'avenir contre la faim.

Deuxièmo, au 18 de la rue Corbeau habitait deux femmes, la mère et la fille ; sans travail, ne sachant comment briffer, elles résolurent d'en finir ; elles allumèrent un réchaud et attendirent... Craignant d'en réchapper, la mère se releva et siffla un litre d'eau de javel... La fille s'éveilla le lendemain, à moitié asphyxiée. Ça lui fit un tel effet de voir le cadavre de sa mère sur le parquet qu'elle en est devenue folle illico.

Troisièmo, une autre pauvre bougresse de la rue Malte-Brun, fatiguée de la dèche est allée se foutre dans un baquet du lavoir voisin. On l'a tirée par les pieds et on l'a sauvée de la mort... mais pas de la misère !

Quatrièmo, c'est un camelot qui est allé boire son dernier bouillon à la Seine. Il a laissé sur le parapet du Pont-au-Change sa déclaration de colporteur et un paquet de canards.

Des mariniers ont essayé de le repêcher ; au bout d'une heure ils ramenaient sur la berge un cadavre, — mais c'était pas celui du camelot... Encore une probable et inconnue victime de la mistoufle !

Cinquièmo, à la Plaine St-Denis, un pauvre bougre a essayé de se tuer en se lardant de quatre co ps de couteau, dans un garnot de l'avenue de Paris.

Sixièmo, à Milly, un vieux de 80 ans s'est pendu à un clou de sa chambre.

Septièmo, à Neuilly, c'est un maçon de Saint-Maur qu'on a trouvé accroché à un arbre.

Huitièmo, à Pantin, un mécanicien s'affalait devant l'Hôtel-de-Ville. On l'a trimballé au commissariat, on lui a donné à tortorer et on l'a ensuite ramené dans sa pauvre cahute... Toujours le même fourbi : on l'a sauvé de la mort pour le rendre à la misère.

Eh bien, mille bombes, si tous ces malheureux avaient protesté contre leur horrible dèche, kif-kif le mendigot d'Orléans, quel tapage !

Les quotidiens qui ont inséré leur crevaisson en deux lignes, se seraient émotionnés.

Ils auraient gueulé à la barbarie, c'est certain, nom de dieu ! Mais ils auraient aussi braillé qu'il y a quèque chose à faire.

Et pour que d'autres mistouffliers ne protestaient pas dans le même genre, on aurait vu tous les jean-foutre de la haute, la larme à l'œil, se démancher le trou du cul pour couper la chique à la misère.



Dans la période du 1^{er} Mai, le copain Meunier a navigué de Nantes à Brest et a fait du bon turbin.

Il est passé à Nantes, juste au moment de la grève. C'est le commissaire central qui riait jaune pour le coup ! Il s'en va relancer les grévistes et la larme à l'œil les supplie de ne pas écouter le copain et de crier : « A bas Meunier ! »

Comme le quart d'œil, les socialos à la man-que voulaient éliminer Meunier. Le lendemain ils décidèrent que les étrangers au pays n'ouvriraient pas le bec dans les réunions.

Trois jours après, ils se trouvaient empau-més à leur propre traquenard : un de leurs copains radinait de Paris. Turellement, pour celui-là on a levé l'interdiction, — elle ne visait que Meunier.

A Trignac, ça été rupinskoff : le zigie a été applaudi ferme par les prolos présents.

Mais c'est le maire du patelin qui n'était pas content : le patron de l'établissement où eut lieu la réunion alla lui demander l'autorisation de laisser la boîte ouverte après l'heure.

« Si c'eût été un autre que Meunier, je vous aurais donné la permission pour toute la semaine, mais pour lui, y a rien de fait ! »

Peu importait, cré tonnerre ! On avait droit jusqu'à 11 heures. Meunier a commencé à jacter à 8 heures et il a fini à 10 h. 1/2. Après ça les bons bougres ont été se planquer dans un coin où les roussins n'avaient pas à foutre leur nez sale.

A Brest, Meunier a fait plusieurs conférences.

Dans la première, il a prouvé que toutes les réformes qu'on peut imaginer sont de la roupie de singe.

Tous les cafards de la ville s'étaient donné rendez-vous pour faire du bouzan, sous le patronage des raticions. Les copains les ont fait rester sages, rien qu'en leur montrant le bout de leurs cannes.

A une deuxième réunion, les cercles catholiques de Brest et des environs étaient mobilisés au grand complet. Toute cette engeance manœuvrait au doigt et à l'œil sous le commandement de sept raticions.

Ils voulaient empêcher Meunier de prouver que le dieu des crétins est une invention de jean foutre. Ils en ont été pour leurs frais et ont dû battre en retraite, tandis que tous les bons bougres de l'assemblée entonnaient la Carmagnole.

Quelques jours après, les cléricafards ont voulu prendre leur revanche. Ils ont emmanché une réunion, — mais au lieu de la faire publique, de manière à ce que le populo puisse y venir, elle était archi-privée.

Pour entrer, fallait montrer patte noire.

Le raticion orateur avait justement pris le même ordre du jour que Meunier : *Dieu, Religion, Patrie*.

Quelques bons bougres avaient pu se faufiler, malgré la chiée de précautions ; ayant été reconnus pour n'être pas de la confrérie, ils ont été expulsés, sans raisons aucunes.

Pas besoin d'ajouter que le raticion a jacassé aux applaudissements de l'assistance.

Où ça a changé, c'est à la sortie : les bons bougres étaient massés à cinq ou six cents, attendant les cafards pour leur faire un brin de conduite.

Le raïhon a été hué, je ne vous dis que ça! On lui a corné la *Carmagnole* dans les oreilles. Turellement la police est arrivée et a pris le froc r.l sous sa protection.



MINCE DE LIBERTÉ !

Blois. — Les jean-foutre de la haute se fichent vraiment de notre fiote quand ils disent que nous sommes libres.

On est libres... de taire sa gueule, ou de crever de faim.

Y a pas de milieu, nom de dieu !

Des prolos de Blois viennent d'en tâter ces jours derniers : comme ils ont eu le parler un peu trop franc, leurs singes les ont foutus à la porte.

Et c'est pas tout : deux autres bons bougres ont ramassé quarante balles d'amende pour avoir chanté la *Carmagnole* et le *Père Duchesne*.

Hein, les camaros, voilà-t-y bien la preuve que nous sommes libres : à condition qu'on se laisse exploiter jusqu'à la gauche et qu'on ne dise rien qui puisse troubler la digestion des gouvernants.

EXPLOITATION DES FEMMES

Reims est une ville bougrement industrielle, où les prolos sont exploités jusqu'à l'assassinat.

Les femmes surtout sont grugées salement, nom de dieu !

Et leur misère n'a fait qu'augmenter depuis la putain de loi sur le travail des femmes et des enfants.

Les bouffe-galette ont fait un sacré battage autour de cette loi, — ils sont les seuls à qui elle profitera : elle va servir à ces cochons de saltimbanques à se faire mousser, quand va venir la foire électorale.

Pour faire tâter aux bons bougres combien est effroyable l'exploitation des pauvres femmes, je vas jaspiner ce qui se passe à la Teinturerie des Parisiens.

Dans cette baraque, — comme dans les autres d'ailleurs, — les femmes font le travail à raison de 15 et 18 centimes l'heure.

Il y a quelques années, c'était des hommes qui faisaient ce turbin, et on leur foutait 35 et 40 centimes de l'heure.

Quand c'est la saison du chômage, il n'est pas rare de travailler trois jours par semaine, tout en gros.

Par exemple, quand le moment de presse arrive, y a plus d'arrêt ! Les malheureuses ouvrières turbinent 14, 16 et 18 heures.

Je dis bien : 18 heures !

C'est raide, nom de dieu ! Comment diantre voulez-vous que des femmes puissent résister à cette existence de galère ? Surtout qu'elles ne peuvent pas bien se nourrir, faute de galette ; car, même en travaillant 18 heures, elles n'arrivent pas à gagner une journée potable.

Ces journées de 18 heures ne sont pas exceptionnelles.

Hélas non ! A cette saison, ça arrive au moins deux fois en huit jours ; le reste de la semaine la moyenne est de 14 et 16 heures.

Et, nom dieu, il ne s'agit pas de se rouler les porces ! Le turbin est des plus abrutissants.

Y a des ouvrières qui perchent des pièces et se tiennent tout le temps debout. D'autres, plus malheureuses encore, travaillent aux rames, dans un endroit où il fait au bas mot 45 degrés de chaleur.

Ohé, les inspecteurs ! Ohé, tas de salops, on ne voit jamais le bout de votre museau dans des bagnes de ce calibre.

D'où ça vient donc ?

Pardienne, ça vient de ce que, en fait d'ins-

pection, vous préférez visiter la salle à manger des exploités...

C'est abominable de voir des canilleries aussi terribles !

Le plus triste, c'est qu'on ne rogne pas contre tout ça : on arrive à trouver ces choses, quasiment naturelles.

Comme il faut que la boîte en question soit complète, les immondes cochons de directeurs et contre-mâtres pratiquent le droit de jambage, d'une façon plus dégoullasse que les seigneurs du Moyen-Age.

SOCIALOS PARVENUS

Roubaix. — Dimanche, les pompiers faisaient la fête.

A cette occase, le maire les a pissés en revue. Voilà que d-s niguedouilles se foutent à gueuler : « Vive la patrie ! Vive le drapeau tricolore ! »

Il n'en a pas fallu davantage pour émoustiller le populo. Les bons bougres ont répondu illico en criant : « A bas la patrie ! Vive le drapeau rouge ! »

Ça s'est continué un bout de temps, et y a même eu un brin de tamponnage. Les sergots ont rétabli l'ordre en a-sommant les prolos.

Le maire socialo n'était pas à la noce pendant tous ces avaros : son métier de mâre l'empêchait d'approuver le populo — il n'y tenait d'ailleurs pas beaucoup, il l'a prouvé mardi soir.

A l'occase de la réception d'une tournée de musiciens, il s'est fendu d'une postiche où il a carrément désapprouvé les ouvriers. Il a dit que les conseillers cipaux de Roubaix veulent le bien de l'humanité tout entière, mais qu'ils sont Français avant tout.

Laissez pisser le mouton, nom de dieu !

Un de ces quatre matins, on verra les socialos à la manque faire alliance avec les patrouillards de Déroulède !

M'est avis que le populo de Roubaix doit trouver mauvaise : voilà ce qu'il gagne à sortir des types de son rang pour les foutre au-dessus de lui.

Dès qu'ils en trouvent l'occase, ils renient toutes leurs idées d'autrefois.

Baste, ce n'est que le commencement : les socialos parvenus au pouvoir nous en réserveront bien d'autres, — ils tourneront casaque s'en s'épater dès qu'ils y trouveront leur bénéfice.

EXPLOITEUR MODÈLE

Châlon-sur-Saône. — Comme vacherie, Fayard-Gibaud, tôlier à Châlon, décroche le pompon.

D'abord les prolos qu'il exploite doivent bûcher comme des nègres, car les prix de fagons sont dérisoires. En outre, il n'est jamais en retard pour les voler.

Ainsi, un certain dimanche, il fit turbiner quatre ouvriers à placer une machine ; quand il fut question de les payer il n'a rien voulu savoir, sous prétexte que les ouvriers doivent travailler à l'œil le dimanche.

Il y eut des protestations ; mais, sans s'épater, le patron répondit que s'il ne volait pas les ouvriers il ne deviendrait jamais riche.

Ce n'était pas des *si*, des *mais*, des *car*, qu'il aurait fallu. C'était une bonne dégelée de coups de poings sur la margoulette, à lui et à sa grande peau de femelle.

En raison que c'était un dimanche, c'eût été à l'œil, — comme le turbin...

Un autre jour, ce cochon de galeux donne une facture acquittée à un ouvrier ; le bon bougre la perd. A la paye suivante le singe lui retient les 8 balles, montant de la facture, affirmant qu'il les avait touchés et bouffés.

Le copain n'était pas à la noce ; ça lui foutait plus de la moitié de sa semaine en bas, puisqu'il gagne 15 balles. Il s'en va relancer le client et revient avec un mot de lui déclarant qu'il n'avait pas payé.

« On est aussi honnête que vous ! » fait le prolo en donnant le papier à l'exploiteur.

Et celui-ci de rouspéter, gueulant qu'il vou-

lait bien chaparder, mais qu'il ne voulait pas qu'on lui fasse le même coup.

Au moins, nom de dieu, voilà un singe qui a de la franchise ! Si ses prolos ne savent pas à quoi s'en tenir, c'est qu'ils sont rien daims !

PAYSANS A LA ROUE

Saint-Aubin est un petit patelin du Jura, où y a une floppée de campluchards anarchos.

Malgré que tous les parages soient sous la coupe de la calotte, les gas font de la riche besogne.

Le copain Monod, de Dijon, et un autre copain ont profité du passage de l'évêque dans les communes environnantes pour le suivre à la trace, — ce qui n'était pas difficile, vu sa puanteur, — et ils ont donné de chouettes petites conférences. Les culs-terreux ont ruement gobé leurs explications.

Où ça a été plus rupin-koff, c'est à Dôle ; un bouffe-galette devait y faire une conférence. Les copains s'amènent pour lui river son clou. Les paysans se pourléchaient déjà les bibines, rien qu'à l'idée que leur dépoté allait avoir le cul pelé.

Va te faire lan laire ! Les jean-foutre ont trié les auditeurs et n'ont laissé pisser que leurs amis.

Pour lors, les paysans et les copains qui n'avaient pu entrer sont allés s'installer dans un café, et là on a jaspiné de la Sociale et du chambardement général.

A la fin de la soirée, comme ils s'en retournaient chez eux, ils s'approchent d'un attroupelement qui était sur la place.

Ah nom de dieu, ils n'avaient pas fini de rire !

Què qu'ils reluquent ? La statue de cette charogne de Grévy que des bons fiens avaient badigeonnée de merde des pieds à la tête.

Et comme inscription, y avait ceci :

*On te fera comme à saint Bernard,
On l'entèrera le pèlard !*

CHANTIER DE LA MÉDITERRANÉE

Le Hâvre. — Le grade, si petiot qu'il soit, fut-ce celui de contre-coup, change l'ouvrier en vache.

C'est au-si sûr que deux et deux font quatre, nom de dieu !

Une preuve de plus à la clé :

Il était une fois unie fois un nommé Barron, ouvrier peu scrupuleux avec les camaros, et chien couchant avec tout ce qui avait de l'autorité.

Devenu chef d'équipe, l'eau lui vint à la bouche : il se mit en quatre pour devenir davantage.

Y a qu'un seul moyen pour cela : faire du tort aux copains et grossir le profit des singes. Il attendit l'occasion de mal faire et ne pourotta pas longtemps :

Un jour, entre autres, il y eut un marchandage à un prix potable. Que fit le futur youtre ? Il s'y opposa, voulant qu'on le donne à meilleur marché.

Ohé, les ouvriers, si ce n'est pas là vous tirer le pain de la bouche, je ne m'y connais foutre plus !

Une telle crapulerie fit remarquer le salaud, et il passa contre-coup haut la main.

Aujourd'hui, il a une police prise parmi quelques faux-frères, qui espionnent ce que font et pensent les bons bougres.

Espèce de muflle, est-ce qu'on allait te moucharder quand t'allais cuver ta soulographie sous les arbres, au lieu de turbiner avec les collègues ?

Ah, foutre, t'étais bien de l'étoffe dont on fait les garde-chiourmes ! Y a belle lurette qu'on sait que ces animaux sont toujours choisis parmi les plus feignasses.

Et, turellement, ce sont ceux qui avaient le plus gros poil dans la main qui, ayant un peu d'autorité, sont les plus rossés sur le travail.

Baste, sale Barron, tu ne seras pas toujours aussi joyeux qu'aujourd'hui. T'as beau faire espionner les gas que tu redoutes, ils trouve-

ont bien moyen de faire embrasser tes fesses à leurs ripatons.

Vois tu, au lieu de faire le chameau, d'être toujours à menacer les prolétaires de les foutre à la porte, si t'étais fouillard, tu chercherais à les amadouer,

Afin de ne pas être de la revue, quand viendra le coup de tratalgar.

DU NERF, FOUTRE !

Doyet. — Ce qui empêche la Sociale de gagner davantage de terrain, c'est que ceux qui en pincent pour elle, sont les premiers à lui foutre des crocs-en-jambe.

Ainsi, y a des bons bougres qui, malgré qu'ils aient les raticions en horreur, acceptent de se marier à l'église pour les belles miettes d'une gironde fille.

Le même d'autres, qui savent que le mariage à l'église est aussi dégueulasse que celui à l'église, vont se faire bénir par monsieur le curé.

C'est manquer de logique, foutre !

Et ça fait du tort à la Sociale.

Pour que les idées se répandent à la vapeur, faudrait que les bons bougres qui ont la cervelle net oyée de préjugés, s'en fassent une gloire ;

Tandis que trop souvent y en a qui hésitent à s'avouer anarchos ou même socialos.

Ce qui me fait pousser cette ruminale c'est l'histoire que me jaspine un camaro sur un socialo de Doyet :

Le type a d'abord passé devant la sous-ventrière de monsieur le maire ; puis, pour bien prouver à sa moitié qu'il est bon crétin, il alla recevoir les coups de goupillon entrelardés de gneries, que lui administra le raticion.

Non content d'un pareil assaisonnement, la sacré gourde alla faire des mamours aux sœurs, avec des cadeaux à la clé !

Et si des bons bougres faisaient observer à cette nigueduille qu'il aurait eu le nez plus creux en s'enfilant deux ronds de tord-boyaux pour chasser le fanatisme ;

« De quoi, répliquerait le type, mais ça n'empêche pas les idées révolutionnaires?... »

Ah, tu te figures ça ?

Eh bien, cre pétard, tu te montes joliment le coup !

Là, franchement, crois-tu que si aujourd'hui pour demain, il s'agissait d'astiquer les fesses au cléricochon qui t'a marié, t'aurais le même nerf que si tu n'avais pas mendigotté ses services ?

Moi, je ne le crois pas, foutre !

COMMUNICATIONS

PARIS

Appel aux camarades des 18^e, 1^e arrondissements, de Pantin et d'Aubervilliers :

Les camarades qui fréquentent les réunions ont pu se convaincre que les difficultés de se faire entendre qu'éprouvent les orateurs anarchistes proviennent surtout de l'ignorance des auditeurs, ou d'une fausse interprétation de nos idées, — interprétation prolongée à dessein par les journaux bourgeois.

N'est-il donc pas nécessaire de répondre aux calomnies en publiant à profusion nos écrits, nos brochures, claires et simples ?

Nous faisons appel aux camarades qui approuvent nos idées, et les engageons à venir s'entendre avec nous à ce sujet, le samedi 27 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle Voisin, 118, rue de Flandre.

— Groupe des Egaux, les Travailleurs du XII^e et les Abstentionnistes de Montreuil. — Samedi 27 mai, à 9 heures, salle Firino, 144, boulevard de Charonne. — Urgence.

Ordre du jour : La manifestation du 28 mai, au Père-Lachaise.

— Dimanche 28 mai, réunion anarchiste, à 1 h. de l'après-midi, salle Lechablé, 103, boulevard de Ménilmontant.

Ordre du jour : Menaces des autoritaires contre les anarchistes, au sujet de la manifestation du 28 courant.

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

Londres. — Les camarades anarchistes de Londres préviennent les compagnons du continent que le moucharid Coulon, démasqué dans le procès de Walsal (Angleterre) fait paraître le nouveau journal *l'International* avec la collaboration du nommé Dupont. Avis aux camarades. — Matha.

— A cela Dupont réplique que Coulon ne fait pas partie de la rédaction et de l'administration de *l'International*, — qu'il a simplement donné 50 francs pour le faire paraître.

Lille. — Les compagnons de la ville et des environs sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le lundi 29 mai, à 8 h. du soir, 51, rue Philippe-de-Commines, à l'estaminet du Bien-Assis.

Il y a extrême urgence. Il s'agit de prendre : 1^o les dispositions nécessaires en vue des prochaines élections, de voir quel doit être notre rôle, par rapport au milieu ; 2^o de l'organisation dans divers quartiers de causeries, conférences et lectures commentées.

Ainsi que les amis peuvent le voir, il y a un travail utile à faire, nécessaire même, — aussi espérons-nous que notre appel sera entendu.

Beauvais. — Tous les membres du groupe les *Egaux* sont convoqués à la réunion qui aura lieu le lundi 29 mai, à 8 h. du soir, local habituel. Urgence.

Doyet. — Les copains de Bézenet, Montvicq et Doyet, sont priés d'assister à la réunion privée, le 20 courant, à 8 heures du soir ; les socialistes sont invités.

Ordre du jour : Pourquoi et comment nous sommes anarchistes, par le copain N. D. de Montvicq.

Bordeaux. — Seule une propagande suivie, méthodique et sérieuse produit ses fruits. Compagnons, attelons-nous carrément à la besogne : il est temps.

Les campluchards, les ruraux, les prolétaires des champs, jusqu'ici trop négligés, laissés en proie à leurs préjugés, plumés jusqu'au sang par leurs vautours seigneuriaux, se débattent contre les sophismes philosophiques, religieux, socialistes et gouvernementaux. La bande vorace des collectes tend à s'en emparer.

Allons à eux, tenons-leur un langage simple, bon enfant, disons-leur ce que nous pensons : nous avons assez de raison pour les convaincre.

En plus des réunions de villes, les compagnons bordelais étendant et renforçant, tout en simplifiant leur propagande, s'appêtent à aller de bourg en bourg, de village en village.

Vive la prochaine Sociale. — *Le groupe de Bordeaux.*

— La nouvelle adresse d'Ant. Antignac est 13, rue de la Prairie, au Capulat, Bordeaux.

Reims. — Réunion, dimanche 28 mai, rue Veauchelin, café Busini.

— Les copains de Reims sont priés de donner leur adresse au vendeur du *Père Peinard* ; surtout les copains du 3^e canton, car la femme qui tient le kiosque St-Maurice a refusé de vendre le *Père Peinard* et la *Révolution*.

Avis aux camarades qui vont chercher leurs canards bourgeois dans ce kiosque.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et des environs sont avertis que la réunion où sera discutée l'attitude à tenir pendant la foire électorale prochaine, aura lieu le 28 mai à 6 heures du soir, au local de la rue d'Inkermann, 144.

Causerie par un copain, ensuite soirée familiale.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévéque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies. Réunion dimanche 28 mai. — Urgence.

Bordeaux. — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit. Avis aux camarades de passage.

Cherbourg. — Le Groupe d'Etudes Sociales de Cherbourg invite tous les travailleurs désireux de s'entretenir de leurs droits à s'adresser au copain Guyard, vendeur du journal, qui leur indiquera les jour et lieu de réunion.

Rouen. — Les ouvriers de la région peuvent s'adresser pour tout ce qui concerne le canard à Jonquais, chez Lemyre, à Malaunay.

Nouzon. — Réunion du groupe les *Désirés* tous les dimanches, au local convenu.

Toulon. — Le groupe anarchiste, la *Révolution des Travailleurs*, invite la jeunesse socialiste indépendante à venir discuter ensemble les idées sociales et économiques et s'entendre ensuite sur les moyens les plus efficaces pour arriver à leur réalisation. Il y a un malentendu qu'il s'agit de dissiper : sont ce les anarchistes ou les socialistes-politiciens qui veulent prolonger les misères humaines ?

Le groupe se réunit le mercredi et le samedi de chaque semaine, à 8 h. 1/2 du soir dans son local, rue Garibaldi, 7. Une bibliothèque se trouve au groupe ; elle contient des ouvrages de sociologie de grand intérêt.

Tous ceux qui voudraient se mettre en rapport et correspondre avec le groupe n'ont qu'à écrire au copain Delaporte, au lieu de réunion du groupe.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguec, 108, rue de Perey.

Lille. — Hoden Désiré, cour Glover, 14, crie le *Père Peinard* et porte à domicile.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts !* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n° 3.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Joubert, kiosque du Palais, place Arago.

Troyes. — Un groupe abstentionniste du Quartier-Bas est en formation. Les camarades désireux d'en faire partie sont invités aux réunions qui auront lieu tous les samedis soir, chez Gervais, chand de vins, rue de la Cité, à 8 h.

Tous les camarades, sans distinction d'écoles, sont invités à venir discuter.

— Montperrin, 32, rue Saint-Aventin, vend le *Père Peinard*, porte à domicile journaux et brochures.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

PETITE POSTE

H. et U. Nantes — R. St-Quentin — G. Rive-de-Giers — B. Spring-Valley — D. Arzew — G. Brest — P. Villefranche — W. Lausanne — V. New-York — P. St-Hilaire — T. Mézières — M. Beauvais — F. Reims — T. Mac-Donald — C. St-Sauvournin — P. Châlon — C. Clermont — L. Havre — R. St-Quentin — A. Angers — A. Roubaix — S. Nîmes, reçu galette merci.

F. L. Malakof. — Pour G. F. écris au bureau, il n'est pas à Paris ces jours-ci.

R. Clovis Besançon. — Ce que tu racontes est trop peu important.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

LE CHANT DES ANTI-PROPRIOS



Nouvel de marche bien rythmé

J'fais parti' d'un group' d'anar-chis - les Puis con'te' spl. cia li. té d'fair' des an-ti-pro-pri-os. O. hé, les zigs! A bas les filies!

les dé-mé-nag' ments leur vite en aide aus com-mu-nis - les Qui s'trouv'nt em-bê-tés en. Un', deux, trois. Mar-queons l'pas. Les che-valiers d'la cloch' de bois, Un', deux, trois.

bi. té pour pa-yer leur la-gé-ment. Nous somm's en-n'mis de tout pro-pri-é-té. Mar-queons l'pas, C'est la ter-reur des bour-geois! Ser-rons les rangs, Et

lai-re, Mais, par con-tre, nous somm's a-mis du pro-lé-tai-re. par-tout où se-mont le gai dra-peau Des an-ti-pro-pri-os! Ser-rons les

Vi-la pour que, par-mi les a-nar-chos, On nous a sur-nommés la Ligu' rangs, Et par-tout où se-mont le gai dra-peau Des an-ti-pro-pri-os!

1^{er} Couplet.

J'fais parti' d'un group' d'anarchistes
 Qui a comm' spécialité d'fair' les déménag'ments
 Pour v'nir en aide aux communistes
 Qui s'trouv'nt embêtés pour payer leur logement.
 Nous somm's enn'mis de tout propriétaire,
 Mais, par contre, nous somm's amis du prolétaire:
 Voilà pourquoi, parmi les anarchos,
 On nous a surnommés la Ligu' des antiroprios.
 Ohé, les zigs!
 A bas les filies! (Au ref.)

3^e Couplet.

Nous avons tous l'humeur guill'rette,
 Nous ne ratons jamais l'occas' de rigoler,
 Surtout lorsque madam' Pip'lette
 A l'air d'vouloir nous empêcher d'déménager.
 Sans la brusquer, on lui dit: La p'tit' mère,
 Ça n'servirait à rien de vous foutre en colère,
 Ecoutez-nous et rentrez vit' chez vous,
 Et restez bien tranquill' si vous n'voulez r'cevoir
 Puis sans façons, [des coups! -
 Nous la bouclons... (Au refr.)

2^e Couplet.

Qu'un copain s'trouv' dans la panade
 Très emmerdé par les records et le voutour,
 Vite il prévient les camarades
 Qui n's font pas prier pour lui prêter leur concours:
 Et, tous en chœur, on radine à sa piôle,
 Sans avoir besoin d' chef pour distribuer les rôles;
 L'un derrière l'autre, on voit les anarchos
 Descendre l'escalier avec les meubles sur leur dos.
 Devant l' pipelet
 Tous au complet... (Au refr.)

4^e Couplet.

Quand viendra la grève générale
 Et qu'ils s'ront las de crever de faim, les ouvriers,
 Ce jour-là nous l'rions la Sociale,
 Au grand chambard nous ne serons pas les derniers.
 On nous verra au cri de « Vive l'Anarchie! »
 Ecraser d'un poing fort l'ignoble bourgeoisie
 Et, supprimant patrons et gouvernants,
 Nous venger en un jour de nos misères de mille ans!
 Plus d'proprios!
 Tous anarchos... (Au refr.)

Refrain.

Un', deux, trois,
 Marqueons l'pas,
 Les chevaliers d'la cloch' de bois.
 Un', deux, trois,
 Marqueons l'pas,
 C'est la terreur des bourgeois!
 Serrons les rangs
 Et portons crânement } bis
 Le gai drapeau
 Des antiroprios!